



**Judith Beyer, Rethinking Community In Myanmar:
Practices Of We-Formation Among Muslims And
Hindus In Urban Yangon, Moussons, 42 | 2023, 230-232.**

Stéphen Huard

► **To cite this version:**

Stéphen Huard. Judith Beyer, Rethinking Community In Myanmar: Practices Of We-Formation Among Muslims And Hindus In Urban Yangon, Moussons, 42 | 2023, 230-232.. Moussons: recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2023, 42, <https://journals.openedition.org/moussons/11431>. hal-04337767

HAL Id: hal-04337767

<https://hal.science/hal-04337767>

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Note

1. De l'anglais *de-commodification*, processus qui implique l'utilisation consciente de facteurs non économiques pour accroître la valeur d'un produit.

* Chercheuse associée à l'Institut d'Asie orientale de Lyon (IAO).

Judith Beyer, *Rethinking Community in Myanmar: Practices of We-formation among Muslims and Hindus in Urban Yangon*, NIAS Press, Copenhague, 2023, 368 p.

Par *Stéphen Huard**

Dans son dernier ouvrage, *Rethinking Community In Myanmar*, Judith Beyer propose une réflexion sur le concept de communauté à partir d'un travail ethnographique effectué auprès de populations urbaines marginalisées en Birmanie. Avec les travaux de Mellissa Crouch (2016) et d'Elizabeth Rhoads (2023), ce livre confirme l'intérêt des études birmanes aux populations musulmanes et hindoues de Yangon, la plus grande ville du pays, son centre économique et son ancienne capitale. Il est le fruit du deuxième long terrain de Judith Beyer qui avait auparavant consacré l'essentiel de son travail à l'étude du pluralisme juridique dans les régions rurales du nord du Kirghizistan. Son nouvel ouvrage reflète un glissement géographique vers des espaces urbains, où l'étude de groupes de confession musulmane est restée pour elle une entrée majeure. Il reflète également un tournant théorique vers l'ethnométhodologie et l'anthropologie existentialiste d'inspiration sartrienne.

J. Beyer y développe le concept de « formation du nous » (*we-formation*), défini comme une capacité fondamentale des êtres humains à établir des relations les uns avec les autres en dehors des frontières ethnoreligieuses et segmentaires. L'objectif de ce livre est donc double. Il s'agit tout d'abord de décrire la vie de populations subalternes

et pourtant centrales dans la fabrique urbaine de Yangon : les musulmans et les hindous d'origine sud-asiatique, généralement rassemblés sous le terme d'« Indiens birmans », figure proéminente de l'altérité du bouddhisme birman, et qui ne se qualifient pas comme membres des minorités officiellement enregistrées comme l'une des « races nationales » (*taingyintha*). Le second objectif est pour J. Beyer de puiser dans ses expériences ethnographiques les outils pour dénaturer le concept de « communauté » et de donner à voir la variété des pratiques fabriquant des identités et des appartenances.

Disons-le clairement, ce livre a la qualité de ses défauts. L'ambition théorique – qui vise développer une anthropologie de la socialité humaine à partir de la formation du soi et du nous – peine à articuler clairement l'ensemble des matériaux présentés et des questions soulevées. Le lecteur passe parfois (souvent) d'un niveau d'analyse à un autre, d'un groupe à un autre, d'une situation à une autre sans toujours pouvoir suivre le fil directeur du livre. Néanmoins, l'ouvrage regorge d'analyses situées pertinentes, dévoilant la capacité de l'anthropologue à saisir la réalité vécue tout en la reliant habilement à des questionnements généraux. Par exemple, J. Beyer emploie le concept de *stagnated subalternity*, emprunté à Massimo Modonesi (2014), pour décrire le fait que des populations structurellement marginalisées ne se battent plus pour être reconnues d'égal à égal avec d'autres populations, mais en viennent à être reconnues sur la base même de leur différence en tant que membres de communautés ethnoreligieuses. Cet éclairage permet de complexifier l'étude des revendications identitaires et territoriales en Birmanie en dehors du cadre de la loi sur la citoyenneté de 1982 et des conflits dits armés et/ou ethniques.

J. Beyer part d'un questionnement initial : comment se fait-il que le terme de communauté ait pu prendre un rôle si important pour des populations subalternes

au point de devenir pour ses interlocuteurs un mode de caractérisation (en anglais) par défaut de leur monde social ? Elle propose en introduction une grille d'analyse de la dialectique entre les processus d'assignation identitaire et la fabrique interindividuelle des appartenances. Pour l'auteure, la « formation du nous » se produit lorsque des individus se trouvent au même endroit au même moment, apportant avec eux une certaine disposition momentanée, et s'exposant à des expériences sensorielles et intercorporelles pouvant générer des collectivités éphémères. Le pendant de cette formation momentanée du « nous » réside dans ce que J. Beyer appelle « le travail de la communauté » (*work of community*) : ce qui intervient lorsque la « pré-réflexivité » de la « formation du nous » prend fin ; lorsque des collectifs éphémères cessent simplement d'exister pour eux-mêmes et se voient attribuer des qualificatifs abstraits ou classificatoires.

L'ouvrage commence par replacer l'émergence de la catégorie « communauté » en Birmanie, affirmant que l'État, depuis le régime colonial britannique jusqu'aux gouvernements postcoloniaux, a fait des « Indiens birmans » une communauté cohérente fabriquée à des fins administratives. Le premier chapitre s'appuie largement sur des cas comparatifs issus de l'Empire britannique (Bénarès et Tamil Nadu) dont la pertinence pour la Birmanie n'est pas toujours claire. Et lorsque nous observons les Britanniques en action en Birmanie, il ne semble pas qu'ils aient toujours habilement créé des communautés : le chapitre quatre se concentre par exemple sur la manière dont l'État colonial a encouragé la création d'une communauté à partir d'une seule famille, ce qui n'est guère une catégorie utile pour gouverner.

Le chapitre deux part d'un travail ethnographique auprès d'une famille musulmane résidant dans le cœur historique de Yangon et montre le rôle des populations hindoues et musulmanes dans la fabrique de l'espace

urbain de la ville. L'auteure analyse comment les appareils gouvernementaux successifs ont, notamment par leurs politiques de logement, fait un travail d'exclusion des « Indiens de Birmanie » dans leur vie quotidienne. Bien que ces personnes soient officiellement exclues de nombreux avantages de la citoyenneté, cette distinction *de jure* se dissout souvent dans la réalité, comme le montre l'ethnographie minutieuse de J. Beyer autour des questions liées à la propriété et à la gestion des lieux de cultes.

Le troisième chapitre est le cœur de l'ouvrage. C'est aussi le plus difficile. Il commence par l'analyse détaillée d'un cas de possession par un esprit à l'intérieur d'un temple tamoul. L'étude des réactions des personnes qui ont assisté à la possession (des officiants aux touristes de passage) permet à J. Beyer de donner à voir la « formation d'un nous » momentané. Parce que toutes les personnes ne sont pas engagées de la même façon dans l'interaction, J. Beyer en profite pour nuancer l'attribution hâtive d'une identité communautaire aux personnes qui assistent ensemble à un événement religieux. Pour J. Beyer, ces sites ne sont donc pas les lieux privilégiés de formation d'une identité communautaire. La seconde partie de ce chapitre s'intéresse à la procession qui a suivi, organisée par la communauté tamoule pour célébrer l'anniversaire de la rénovation du temple. On y découvre un aspect du « travail d'une communauté » subalterne dans la façon dont les gestionnaires du temple cultivent leur visibilité dans l'espace urbain en l'occupant momentanément, en ajustant la procession à la domination sociale et spatiale bouddhiste, tout en s'efforçant d'obtenir une reconnaissance à minima tacite du gouvernement local.

Le chapitre suivant porte sur la fabrique de la communauté kalai, qui regroupe en tout et pour tout une famille gestionnaire d'un temple pluriconfessionnel. Il montre comment cette communauté s'est constituée à travers un processus judiciaire à l'époque

coloniale. J. Beyer en retire un argument majeur : il est nécessaire de distinguer le travail qui est fait au nom d'une communauté des pratiques de « formation du nous » qui peuvent avoir lieu dans les mêmes endroits avec les mêmes personnes. En d'autres termes, il faut différencier les moments à haute intensité communautaire de la vie quotidienne.

Le chapitre cinq se penche sur la trajectoire d'un membre de la communauté shia et montre comment il a tenté de concilier son idéologie de pureté raciale avec sa propre généalogie « mixte » et son histoire familiale tout en étant lui-même marié au-delà des clivages communautaires. Cette entrée par l'intime est ensuite couplée à une analyse de la façon dont les bâtiments religieux shia à Yangon sont des espaces de formation du soi. Le dernier chapitre porte enfin sur les dimensions corporelles de la fabrique de soi et du nous, à travers l'analyse des moments de commémorations (*matam* et *astana*), des innovations rituelles apportées par les femmes et enfin de l'affaire dite « du drapeau ».

J. Beyer conclue son ouvrage en proposant une lecture de ce qui se joue dans la résistance au coup d'État militaire de 2021 à l'aune de sa théorie sur la formation des identités et des appartenances. Pour J. Beyer, les actions quotidiennes des sujets subalternes, même invisibles, n'en sont pas moins des façons de former un « nous », à travers des engagements certes moins directs dans l'action résistante, plus éphémères, mais qui n'en seraient pas moins des actes de refus de la dictature militaire.

Bien que l'objectif affiché en introduction ne soit qu'en partie tenu, l'ouvrage n'en est pas moins d'une grande valeur pour qui s'intéresse à la Birmanie, à ses populations urbaines marginalisées et leurs liens avec l'Asie du Sud, ou encore à l'actualité des travaux en anthropologie existentialiste. Il propose un exercice constant de déconstruction et de construction conceptuelles et historiques – et parfois ardu tant les

cadres théoriques, les niveaux de description et d'analyse s'emmêlent (construction du soi, intercorporelité, rapports sujet/objet, formation du nous, transmissions, apprentissages, appartenances, perception de l'altérité, subalternité, classe, race, etc.). Ce livre documente toutefois de façon précise l'histoire et les dilemmes de groupes minoritaires (shia, tamoul, memon et kalai) à partir d'un engagement avec les individus qui sont censés constituer ces collectifs.

Références

- CROUCH, Melissa, éd., 2016, *Islam and the State in Myanmar: Muslim-Buddhist Relations and the Politics of Belonging*, New Delhi: Oxford University Press.
- MODONESI, Massimio, 2014, *Subalternity, Antagonism, Autonomy*, Londres: Pluto.
- RHOADS, Elizabeth, 2023, « Property, Citizenship, and Invisible Dispossession in Myanmar's Urban Frontier », *Geopolitics*, 28 (1) : 122-55, DIO: <https://doi.org/10.1080/14650045.2020.1808887>.

* Chargé de recherche à l'IRD, rattaché à l'UMR SENS.

Amaury Lorin, *Variations birmanes*, Bruxelles, Samsa, 2022, 197 p.

*Par Aurore Candier**

Variations birmanes prend la forme d'un récit de voyage inspiré de la tradition ethnographique coloniale. L'écriture, plaisante et fluide, rapporte en quatorze chapitres l'histoire et la légende de lieux, de personnages, de moments historiques qu'a traversés la Birmanie (Myanmar), ancienne royauté bouddhique *theravāda* d'Asie du Sud-Est continentale, annexée à la suite des trois victoires de l'Empire britannique des Indes (1824, 1852 et 1885), puis décolonisée en 1948.

Le premier chapitre, « Le pivot birman », campe la situation géographique et géopolitique de la Birmanie postcoloniale, depuis la phase démocratique des années 1950 au régime militaro-socialiste des années 1960-